

comme une tentative d'expulsion du tortionnaire intériorisé. La pathologie liée au traumatisme apparaît non plus comme une figure désorganisatrice, mais au contraire comme une véritable organisation cohérente et logique » (p. 243). La mission qu'Alain Berthoz – professeur au Collège de France et directeur, au CNRS, du laboratoire de physiologie de la perception et de l'action – s'est proposé de mener n'est pas forcément la plus aisée... Son intention d'esquisser une théorie de l'empathie nécessite de prendre un maximum de recul et d'examiner les disparités terminologiques émanant des disciplines qui s'y sont intéressées au préalable. En soutenant que « l'empathie suppose [...] un vécu égocentré de la situation dans toutes ses dimensions cognitives et affectives [...], un changement de point de vue égocentré qui permet de se mettre à la place de l'autre tout en maintenant le flux du vécu [et] un changement de référentiel (égo- vers allo-centré) » (pp. 272-273), il expose de manière somme toute expectative une hypothèse plus qu'une théorie. En définitive, il mettra précisément – et à juste titre – l'accent sur le fait que « l'empathie n'a pas de place là où a disparu la liberté de choisir son point de vue » (p. 275).

De prime abord, l'ouvrage ne laisse pas transparaître la diversité des approches et des lectures que revêt et engendre l'activité empathique, et pourtant, à mesure que l'on en parcourt les pages, les contributions gagnent en intérêt. Tout bien considéré, si elles peuvent être exploitées indépendamment les unes des autres, c'est lorsqu'elles sont combinées que l'on peut évaluer l'ampleur des investigations qui ont été, et devront être, menées sans limitation de champs. Reste à savoir si la contagion émotionnelle ne pourrait, *in fine*, constituer – en même temps que le partage affectif – un vaste outil générateur d'influence sur autrui...

Stéphanie Hurez

CREM, université Paul Verlaine-Metz
stephanie.hurez@umail.univ-metz.fr

Nelly CARPENTIER, *Adomamans*.

***Le tiers et le lien*.**

Paris, Éd. Téraèdre, coll. L'anthropologie au coin de la rue, 2003, 128 p.

L'ouvrage de Nelly Carpentier – préfacé par Sylviane Giampino et édité dans une collection dirigée par Christine Delory-Momberger et Remi Hess – mérite une attention particulière. Tout en traitant par différents biais de la situation de jeunes mères, dites « les adomamans », dénomination que l'auteure reprend à la suite d'une émission de la série *La Marche du siècle* qui leur avait été consacrée en 1997 (p. 14), elle met en perspective les témoignages les plus emblématiques sur les conditions de vie de ces dernières. Ces extraits de récits de vie permettent d'éclairer, sous un angle à la fois scientifique et humain, des parcours très différents et présentant, pourtant, des invariants anthropologiques, liés notamment aux origines sociales des individus concernés.

D'emblée, une question se pose – qui sont ces jeunes mères ? –, ce que l'auteur ne manque pas d'expliquer avec force détails, dans ce livre qui est une synthèse de rencontres, de discussions et d'écrits recueillis auprès d'un millier « d'adomamans », mais aussi d'entretiens avec deux cents travailleurs sociaux. Menée dans le Nord-Pas-de-Calais, trois établissements maternels de Paris et de sa banlieue proche, l'étude permet à Nelly Carpentier de montrer que la majorité de ces adolescentes enceintes ou jeunes mères sont célibataires, d'origine ethnique variée et surtout « issues de la classe la plus défavorisée. Elles ont presque toujours vécu l'abandon, le placement, le rejet, [et] une rupture avec le milieu familial » (p. 49). Et malgré toutes les évolutions de la société – légalisation de l'avortement, libéralisation de la contraception, planning familial, « intensification des réseaux d'écoute et des points d'information pour les jeunes », le « phénomène des maternités d'adolescentes [garde] aujourd'hui autant d'ampleur » (p. 10). Ce qui, traduit en chiffres, revient à dire qu'en France, on estime que, par an, environ dix mille adolescentes sont enceintes et que cinq mille mèneront leur grossesse à terme.

En partant du Moyen Âge pour étudier les trajectoires de ces jeunes femmes, le rôle de l'Église catholique, les prises en compte de leur existence selon les intérêts de la nation (e.g. économiques, politiques des naissances), les législations qui se sont succédées depuis qu'elles ont vu le jour le 26 juin 1793, l'auteur développe plusieurs thématiques qui vont au-delà de l'objet étudié. Ainsi le lecteur découvre-t-il des approches adjacentes : le secret, l'histoire des mentalités, le rôle attribué à ces femmes dans la société française. Pour exemple, la campagne contre les moyens de contraception, lancée à la fin des années 20 par le professeur Pinard pour lutter contre la dépopulation du pays, est révélatrice de la manière dont certains hommes, au sens sexué du terme, s'approprient le destin des femmes : « Sans fille-mère, il n'y a plus de France. Dès lors, il faut réhabiliter ce rôle » (p. 29). Par conséquent, Nelly Carpentier aborde, à travers différentes périodes, les fonctions de celles et ceux qui ont voulu défendre la cause de certaines femmes. De ce point de vue, un exemple est représentatif de la politique familiale vichyste qui imprégnera, de nombreuses années durant, les esprits et les décisions gouvernementales en France. Alors que le ministère de la Famille est créé le 5 juin 1940, il applique aussitôt des mesures destinées à réprimer l'avortement. Autrement dit, des infirmières et des sage-femmes qui refusent de respecter la loi sont condamnées aux travaux forcés ou pire, pour deux cas, condamnées à mort comme le fut Marie-Louise Giraud, guillotinée le 30 juillet 1943 (p. 30). À ces regards de la honte portés sur celles qui ont « fauté » (p. 36) ou sur celles qui les ont secourues, l'auteure en apporte un autre, ni complaisant ni pathétique, mais respectueux, éloquent et quelque peu engagé. Ce qui l'incite à rappeler les thèses défendues par Simone de Beauvoir, les quelques grandes et rares avancées en la matière comme la création du planning familial en 1958 et enfin la loi Veil, votée le 17 janvier 1975, malgré les tumultes qu'elle a provoqués au sein de certaines sphères. Elle évoque aussi toutes les mobilisations collectives féminines des années 60 qui prennent corps plus concrètement, en 1969, avec la naissance du Mouvement de libération des femmes (MLF).

Ainsi le lecteur découvre-t-il des réalités contemporaines qui ouvrent sur des perspectives pessimistes ; tous les thèmes abordés (viol, inceste, autres formes de violences, vies marginales, suicide, etc.) sont la démonstration que cette société ne fonctionne pas comme on le souhaiterait. Soulignons l'importance de certaines conclusions et suggestions soumises par Nelly Carpentier qui rappelle l'un des problèmes fondamentaux, cependant délaissé, est celui de la non-prise en compte des cultures anthropologiques et historiques de ces « adomans » par les professionnels censés les accompagner. Il ne s'agit pas d'imputer une faute à qui que ce soit, mais de faire un constat négatif qui explique les échecs de plusieurs prises en charge : « Il faut avoir en tête la logique du code de l'honneur, particulière à certaines cultures. [...] Cet honneur peut être mis en cause par la conduite des femmes de la famille » (p. 112). Si le silence est fait sur cette question et sur d'autres émanant de la même problématique, il peut conduire à des situations encore plus dramatiques : rejet total de la famille, répudiation, tentative de meurtre, punitions physiques, etc. De nombreux autres témoignages actuels vont dans le sens des propos de cette chercheuse qui, en guise de conclusion et à juste titre, demande une amélioration des formations, des recrutements, et des moyens de médiation.

Des spécialistes de l'interculturalité, voire de la communication interculturelle, ne pourraient-ils pas, dans les cas concernés, faire « le lien ou le tiers » entre les personnels des centres d'accueil (éducateurs, éducatrices, puéricultrices, etc.), les jeunes filles et les familles ? Une demande qui semble être un vœu pieu dans cette « époque de crise et de mutation » (p. 121). Enfin, on soulignera les adresses utiles signalées à la fin du livre, outil indispensable à ceux qui, de près ou de loin, sont concernés ou intéressés par cette question de société des jeunes adolescent(e)s en errance.

Sylvie Thieblemont-Dollet

Université Nancy 2

CREM, université Paul Verlaine-Metz

Sylvie.Thieblemont@univ-nancy2.fr